

l'épopée de Rome, il fallait tracer des peintures guerrières, et invoquer la muse des batailles ; dès le commencement, il avait mis son œuvre sous la protection des armes :

Arma virumque cano.....

Après avoir fourni la moitié de sa course, sans tenir les promesses de ce début, il se ravise enfin :

. *Dicam horrida bella*
Dicam acies actosque animis in funera reges,
Tyrrhenamque manum, totamque sub arma coactam
Hesperiam. Major rerum mihi nascitur ordo ;
Majus opus moveo (1).

Qui pouvait faire croire à Virgile que, comme il l'annonce dans ces vers, la seconde partie de son poème était en effet la plus importante ? Sans doute M. de Chateaubriand a dit avec raison : « Les six derniers livres de l'Énéide contiennent peut-être des beautés plus originales, plus appartenant en propre au génie de Virgile que les six autres. Ils ont une foule de mots tendres, de pensées rêveuses. qu'on chercherait envain dans ceux-ci. » Mais la mélancolie de ces beaux épisodes de Nisus et d'Euryale, de Pallas, de Lausus, l'éclat de celui de Camille, l'artifice délicat et brillant de la versification pourraient-ils faire entièrement oublier les défauts de l'action ?

Dans cette dernière partie de l'épopée, Virgile se sentait, je pense, soutenu par un charme plus sûr que celui des chastes tristesses de son génie. C'était par Rome même qu'il comptait y attacher les Romains. En effet, il y a annoncé les destinées de la ville éternelle par tous les moyens imaginables, par le dénombrement des races Italiennes qu'elle soumit plus tard, par le contraste de la simplicité des com-

(1) *Æneis*. lib. VII.